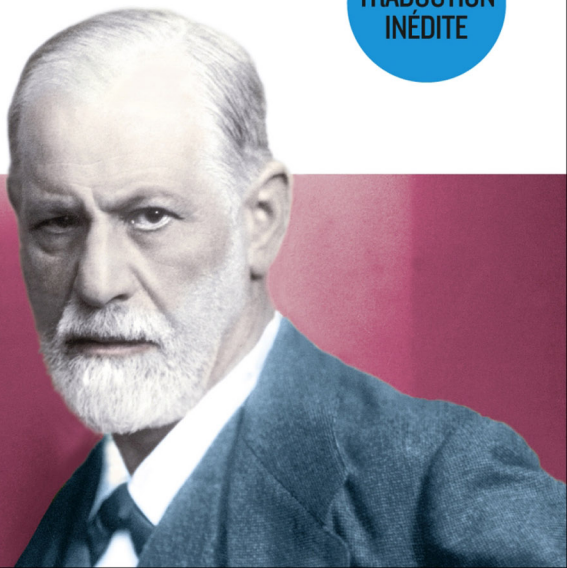


**PETITE
BIBLIO
PAYOT**
CLASSIQUES

SIGMUND FREUD
PSYCHOLOGIE
DE LA VIE AMOUREUSE

TRADUCTION
INÉDITE



« L'homme est persuadé que l'aimée a besoin de lui. Il la sauve donc en ne la quittant pas. »

Pourquoi certains hommes ne sont-ils excités que par des femmes déjà « prises » et ayant « une réputation sexuelle sulfureuse » ? Comment expliquer l'impuissance masculine et la frigidité féminine ? Quel est l'enjeu symbolique du premier rapport sexuel ? Les trois textes publiés ici – « Un type particulier d'objet chez l'homme » (1910), « Du rabaissement le plus commun de la vie amoureuse » (1912) et « Le tabou de la virginité » (1918) – éclairent plusieurs aspects cruciaux de notre vie sexuelle : la jalousie, les fantasmes sexuels, la peur inconsciente chez les hommes de la sexualité féminine, le rôle de la tendresse et de la sensualité, l'hostilité de certaines femmes envers les hommes, ou encore le complexe d'Œdipe, qui apparaît ici pour la première fois sous la plume de Freud.

Psychologie de la vie amoureuse

SIGMUND FREUD
AUX ÉDITIONS PAYOT & RIVAGES

*Cinq leçons sur la psychanalyse, suivi de : Contribution à
l'histoire du mouvement psychanalytique*
Psychopathologie de la vie quotidienne
Totem et tabou
Introduction à la psychanalyse
Essais de psychanalyse
Dora. Fragment d'une analyse d'hystérie
*Le Petit Hans, suivi de : Sur l'éducation sexuelle des
enfants*
*L'Homme aux rats. Un cas de névrose obsessionnelle,
suivi de : Nouvelles Remarques sur les psychonévroses
de défense*
L'Homme aux loups. D'une histoire de névrose infantile
Le Président Schreber. Un cas de paranoïa
Malaise dans la civilisation
L'Homme Moïse et la religion monothéiste
Psychologie de la vie amoureuse
Notre relation à la mort
Trois essais sur la théorie sexuelle
Au-delà du principe de plaisir
Psychologie des foules et analyse du moi
Le Moi et le Ça
Pulsions et destins des pulsions
L'Inconscient
Deuil et mélancolie

(Suite en fin d'ouvrage)

Sigmund Freud

**Psychologie
de la vie amoureuse**

*Traduction inédite de l'allemand
par Olivier Mannoni*

Préface Robert Neuburger

**PETITE
BIBLIO
PAYOT**

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur
payot-rivages.fr

TITRE ORIGINAL :

Beiträge zur Psychologie des Liebesleben

Conseiller scientifique : Gisèle Harrus-Révidi

ISBN : 978-2-228-91422-2

Illustration de couverture : © Costa/Leemage.

Conception graphique : Sarah Deux

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2010
pour la présente traduction française et la préface

PRÉFACE

Ce que Freud a vraiment dit

par Robert Neuburger

Il y a ce que l'on fait dire à la psychanalyse et en particulier à Freud, et il y a ce que celui-ci a vraiment dit, notamment sur la sexualité et sur les rapports entre les hommes et les femmes. C'est sous une forme particulièrement accessible qu'il s'exprime ici sur les raisons de l'impuissance masculine, de la frigidité féminine, de certains choix amoureux apparemment dégradants et répétitifs, sur l'importance accordée à la virginité et sur bien d'autres sujets toujours d'actualité concernant la sexualité. On sera saisi par la fraîcheur, la pertinence, l'aspect non conformiste et courageux des positions et hypothèses de Freud.

Un autre constat, très précieux, est le fait qu'il ne stigmatise pas des soi-disant anormaux,

8 / *Psychologie de la vie amoureuse*

qu'il ne les « catégorise » pas, mais qu'il a le soin constant de montrer comment le pathologique se relie au normal : il n'y a pas deux espèces humaines, des gens sains et des personnes malades ; le pathologique éclaire le normal, il y a un continuum entre des attitudes apparemment loin des normes et ce que l'on peut attendre de sujets supposés normaux.

Les trois articles qui composent ce livre furent publiés entre 1910 et 1918. Ce fut une période particulière dans la vie de Freud. Il y eut d'abord la guerre. Freud vit plusieurs de ses fils engagés au front. Tous en reviennent, mais cela, comme on peut l'imaginer, fut un souci angoissant pour lui. Ce fut aussi une période agitée pour le mouvement psychanalytique, marquée par l'opposition entre Freud et Jung.

Freud et Jung

En effet, en ce qui concerne le développement de la psychanalyse et en particulier sa reconnaissance sur le plan international, ces années sont fécondes : en 1910, est créée l'Association internationale de psychanalyse (IPA) qui réunit des représentants de plusieurs pays dont principalement l'Autriche, l'Alle-

magne, la Hongrie, la Suisse, l'Angleterre et les États-Unis. Cette association tout juste centenaire est encore active aujourd'hui. Le premier président de l'IPA est Carl Gustav Jung, personnage qui va jouer un rôle important dans la genèse des articles de cet ouvrage.

Jung avait vingt ans de moins que Freud, qui voyait en lui son prolongement, un disciple particulièrement créatif et surtout capable de renforcer l'image internationale de la psychanalyse. Après une période enthousiaste, des conflits apparaissent entre les deux hommes, qui ont des histoires et des comportements forts différents. Jung est un Suisse de vieille souche protestante, très ancré dans ses appartenances, celles-ci lui donnant une sécurité de base et une assurance qui manqueront toujours à Freud, fils d'émigré, juif dans une ville où l'antisémitisme affleure de toutes parts. De plus, de par son mariage puis ses succès professionnels, Jung ne connaît pas de soucis financiers et son charme auprès des femmes semble bien plus important que celui de Freud. Jung sera toujours entouré, admiré et protégé par un cercle féminin.

Ces différences ont peut-être à voir avec le fait que, si la pensée est souvent transgressive chez Freud, sa conduite – en particulier sur

10 / *Psychologie de la vie amoureuse*

le plan sexuel – reste très conformiste. Chez Jung, il en va autrement. Sa pensée est libre, ses mœurs aussi. Il pratique allégrement les relations à trois avec son épouse et différentes amantes dont certaines sont ses patientes. De ce fait, la sexualité est pour lui plus une source de plaisir que de complexes et il met en question le primat de la sexualité dans l'origine des pathologies mentales, ce qui indigna Freud. La théorie sexuelle est au cœur de la psychanalyse ; Freud ne conçoit pas qu'elle soit remise en cause.

Les trois textes de *Psychologie de la vie amoureuse* se présentent implicitement comme des réponses aux positions de Jung, qui n'est pas mentionné. Le conflit se terminera par une rupture consommée entre les deux hommes et Jung démissionnera de l'IPA pour fonder son propre institut.

De la maman et de la putain

La question que je me suis posée à propos de ces écrits est celle de possibles anachronismes, c'est-à-dire d'opinions et d'hypothèses qui seraient datées, qui témoigneraient plus de l'adhésion de Freud à des croyances aux normes d'une époque plutôt qu'à des obser-

vations concernant l'homme et la femme de tous temps.

Effectivement, nombre de textes en psychologie et particulièrement en psychologie sexuelle portent la marque de l'époque où ils ont été conçus. C'est ce que l'on peut appeler les mythes sociaux, à savoir des croyances partagées dans une société et à une époque données qui ont la fonction d'unifier la société, de la solidariser autour de valeurs dont ces croyances sont issues. Cela était vrai du temps de Freud et l'est tout autant aujourd'hui. La difficulté, pour les chercheurs, est de s'en dégager et de faire apparaître les universaux.

Que trouvons-nous dans le premier texte – « À propos d'un type particulier de choix d'objet chez l'homme » (1910) – qui relève de l'un ou de l'autre, du particulier que seraient les préjugés d'une époque qui auraient infiltré la pensée et les hypothèses soutenues par Freud ? Il s'agit d'une problématique masculine que Freud ne nomme pas, mais qu'il décrit avec précision et qui concerne un choix amoureux particulier. L'idée m'est venue qu'il pensait peut-être à Jung en la décrivant.

De quoi est faite ce qu'il appelle ici, sans autre précision, une névrose ? Elle comporte quatre traits. Le premier est que le sujet ne

choisit jamais une femme libre de liens avec des hommes, mais au contraire une femme, soit mariée, soit déjà engagée dans une relation. Le deuxième est que ce n'est jamais une femme vertueuse. Le troisième est que ce choix particulier est répétitif dans la vie du sujet. Le dernier trait est que cet homme n'exprime qu'un désir, celui de sauver cette femme, de la remettre dans le droit chemin...

Cette névrose comporte tous ces traits, mais il existe, selon Freud, bien des hommes dont le choix amoureux correspond à seulement un ou plusieurs des traits décrits.

Ainsi, un de mes patients, homme d'affaires avisé, ayant créé et dirigé une entreprise florissante, a abandonné une femme qu'il respectait et qu'il a continué à respecter, ses enfants, une situation familiale stable, pour conquérir ou se laisser conquérir par une très jeune et jolie femme de quarante ans sa cadette. Lorsqu'il l'a connue, elle vivait en concubinage avec un de ses amis. Leur liaison a été houleuse, parsemée de tromperies de la part de la jeune femme, qui a fini par rompre et le quitter, car engagée dans une relation parallèle. J'ai pu retrouver chez ce patient tous les traits décrits par Freud, en particulier le désir de sauver son ex-partenaire. Certes, il souffrait terriblement de ses tromperies et de la rupture mais, en venant

me voir, son souci était que je puisse la rencontrer afin de l'aider à retrouver le chemin d'une relation stable – de préférence avec lui...

Pour Freud, la libido de l'homme est écartelée entre la mère et la putain, la femme respectable plutôt mère que femme, et celle qui représente le sexe. Les névrosés dont il parle tentent de relier en un seul personnage les deux images. Or, à l'époque de Freud, il était commun pour les hommes, et en particulier les hommes mariés, de fréquenter les bordels ou, pour les plus nantis, d'entretenir une « cocotte ». Que penser des interprétations que fait Freud des comportements de ce type de névrosés quand il avance que leur spécificité est qu'ils tentent de réunir les deux images en une seule personne, ce qui manifestement relève de l'exploit ou de la névrose ! Curieusement, c'est bien pourtant la norme actuelle : il est clair que, pour les jeunes couples d'aujourd'hui, la fidélité est requise et que le couple doit à la fois permettre à chacun de se sentir exister dans son identité sexuée au travers d'une sexualité satisfaisante et être capable de créer une famille, donc d'adopter des comportements parentaux. C'est peut-être ce défi impossible qui rend les couples actuels si fragiles. Le clivage entre la mère et la putain, qui était

considéré comme normal à l'époque de Freud, est devenu anormal dans la nôtre. Il n'en reste pas moins que les observations de Freud concernant ces hommes qui répondent aux traits complexes, voire contradictoires, qu'il décrit restent pertinentes. Il n'y a rien d'anachronique et ce texte garde toute sa fraîcheur.

Le tendre et le sensuel

Le deuxième texte qui compose ce livre, « Du rabaissement le plus commun de la vie amoureuse », a été publié en 1912. Freud y reprend la notion de clivage entre la mère et la putain, mais en lui donnant une portée plus générale, concernant les hommes comme les femmes. Cette fois, donc, il évoque l'opposition, dans la libido humaine, de deux courants : un courant *tendre* et un courant *sensuel*. L'origine du courant tendre se situe dans l'enfance, voire dans la petite enfance, où se mêlent sentiment amoureux et vagues désirs corporels, par exemple celui d'être pris dans les bras, d'être caressé par le parent du sexe opposé. Le courant sensuel est post-pubertaire et plus centré sur les organes sexuels.

Les conséquences de ce double courant se

lisent, selon Freud, dans l'impuissance psychique de l'homme, caractérisée par l'impossibilité de réaliser l'acte sexuel avec la personne aimée, alors que cet acte reste possible avec des femmes moins estimables ou estimées. Ce qui fait obstacle, ce sont les résurgences infantiles qui lient l'affectif à une figure parentale, la mère, et qui donc réveillent de puissants interdits incestueux. Mais le problème est que les choix amoureux sont déterminés par le souvenir de ces figures parentales ! On se trouve rapidement devant une situation de double lien que Freud résume par une affirmation lapidaire : « Lorsque'ils [les hommes] aiment, ils ne désirent pas, et lorsqu'ils désirent, ils ne peuvent pas aimer. »

Pour que l'homme puisse réaliser ses pulsions sexuelles, conclut Freud, il doit nécessairement rabaisser sa partenaire. Mais, quand il parle de femmes rabaisées, Freud cite la femme infidèle, la femme entretenue ou la prostituée. Ne peut-on ajouter à cette liste l'enfant comme objet sexuel tel qu'il l'est pour certains pédophiles ? Ceux-ci ne seraient-ils pas trop marqués par un attachement à la mère, donc soumis fortement à la prohibition de l'inceste, au point que toute femme adulte leur serait interdite, car trop proche de l'imgo maternelle ? Le paradoxe serait alors qu'ils pourraient avoir des relations sexuelles

avec des enfants, voire avec leurs propres enfants, car ne ressentant à leur égard aucun interdit incestueux au sens freudien du terme, et, par contre, exposés aux interdits sociaux dont ceux qui prohibent l'inceste : ils seraient incestueux par peur de l'inceste...

Et les femmes dans tout cela ? Elles non plus ne sont pas à l'abri de ce clivage, contrairement à ce qu'il est commun d'avancer. Mais il ne se manifeste pas de la même façon. Certes, elles n'éprouvent pas le besoin de rabaisser leur partenaire pour le désirer. C'est un autre mécanisme qui entre en jeu. Chez elles, c'est justement l'interdit qui permet le désir. Freud remarque que c'est au moment où une liaison devient officielle que la frigidité peut se déclencher. J'ai pu observer la même chose à plusieurs reprises chez des patientes qui pouvaient jouir d'une sexualité épanouie lorsqu'elle était vécue dans la clandestinité ou dans le cadre d'une liaison, et qui devenaient soudainement frigides après un mariage qui, pour elles, signifiait que tout le monde, y compris leurs parents, savait qu'elles avaient des relations sexuelles. Autre cas, celui de femmes qui ne pouvaient avoir de relations sexuelles dans la maison parentale, alors même que l'intimité des lieux les y autorisait. D'où la conclusion de Freud : « Il me semble qu'il

faillie mettre la condition de l'interdit dans la vie amoureuse féminine au même niveau que le besoin de rabaisser l'objet sexuel chez l'homme.» Bien sûr, cela ne concerne que les cas où les deux courants sont présents, c'est-à-dire des relations où il y a de l'amour, et non des relations peu ou pas investies du côté tendre.

Il est possible, me semble-t-il, à partir de cette théorie du clivage entre courant sensuel et courant tendre chez la femme, d'avancer sur une problématique à la fois fréquente et énigmatique. Freud souligne au passage que l'enfant est souvent pour la mère «un jouet érotique», que «la tendresse nie rarement son caractère érotique» – sans autre développement. Ces propos de Freud permettent, à mon avis, d'éclairer des symptômes relativement fréquents apparaissant chez les jeunes mères. Ce sont des comportements phobiques : une grande difficulté à toucher le corps de leur bébé, une peur irraisonnée de le lâcher lorsqu'elles leur donnent le bain, allant parfois jusqu'à des peurs de pulsions qui les conduiraient à jeter l'enfant par la fenêtre. C'est ce que l'on appelle des phobies d'impulsion. Ces conduites sont, si l'on suit Freud, liées au courant sensuel déclenché par la manipulation du corps de l'enfant, des excitations

sexuelles violemment refoulées par des interdits incestueux.

Cette hypothèse m'a permis d'aider et de déculpabiliser des mères qui vivaient particulièrement mal ces symptômes parfois à l'origine de dépressions tenaces.

La vierge et le sang

Dans «Le tabou de la virginité» (1918), dernier texte publié ici, Freud aborde de front la question du rapport sexuel entre les hommes et les femmes. Il remarque que ce rapport commence toujours dans le sang, par une violence sans jouissance, celle qui préside à la perte de la virginité. Ce début a une double conséquence : d'une part, il peut générer chez la femme une attitude de soumission à l'égard de celui qui l'a ainsi pénétrée pour la première fois ; d'autre part, cette soumission est ambivalente, car elle peut masquer une révolte qui se manifesterait par le refus d'accorder à cet homme le pouvoir de la faire jouir. C'est pourquoi Freud affirme à plusieurs reprises que, de ce point de vue, les seconds mariages sont en général plus heureux que les premiers... Cela suppose que, lors du premier, la femme était vierge.